

وزارة التعليم العالي والبحث العلمي
MINISTRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
الجامعة الجزائرية للدراسات والبحوث
الدراسات والبحوث
الدراسات والبحوث

UNIVERSITE MOULOU D MAMMERI DE TIZI-OUZOU
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES
DEPARTEMENT : FRANÇAIS



جامعة مولود معمري - تيزي وزو
كلية الآداب واللغات

N° d'Ordre :
N° de série :

Mémoire en vue de l'obtention Du diplôme de master II

DOMAINE : Lettres et Langues Etrangères
FILIERE : Langue française
SPECIALITE : Langue et Cultures Francophones

Titre

La dictature comme maladie politique dans *Une peine à vivre* de Rachid Mimouni

Présenté par :
M^{lle} Sedjane Saliha

Encadré par :
M. Mahmoudi Hakim

Jury de soutenance :

Président : M. Hadj Moussa Moussa, MCB, UMMTO
Encadreur : M. Mahmoudi Hakim, MCB, UMMTO
Examineur : M. Hamdi Mehdi, MAA, UMMTO

Promotion : Juillet 2017

Laboratoire de domiciliation du master:

SOMMAIRE

Introduction	1
Chapitre I : l'amont de la tyrannie.....	5
- I. 1 L'impact du vécu familia.....	16
- I. 2 Les séquelles des champs du tabac.....	10
- I. 3 L'influence de l'environnement social	12
Chapitre 2 : Evolution du mal tyrannique	15
- II. 1 Le virus en gestation	17
- II. 2 Les prémices da la tyrannie	20
- II. 3 Les ravages de la tyrannie	24
Chapitre 3 : L'amour comme remède.....	26
- III. 1 Naissance d'une contre passion	27
- III. 2 L'effet de l'absence.....	31
- III. 3 l'amour retrouvé.....	33
Conclusion.....	39
Bibliographie	43

Introduction

«Ma maladie ? (...). C'est la maladie du pouvoir.»
Une peine à vivre, p. 157

Parmi les auteurs francophones qui se sont imposés, après l'indépendance, sur la scène littéraire algérienne, comme écrivains de la rupture, on cite souvent Rachid Mimouni. Ce dernier, en avouant qu'«on à effectivement parlé à mon propos d'écrivain de la rupture»¹, laisse entendre que son écriture n'est plus celle de la glorification du passé révolutionnaire du pays. En effet, comme le soutiennent de nombreux spécialistes, ses œuvres dévoilent la réalité désenchantante de la période postcoloniale. Celles-ci répondent souvent au triple besoin de contester, dénoncer et témoigner l'état de la société algérienne. Cela a conduit ces mêmes critiques à inscrire l'auteur dans le sillage de Jean-Paul Sartre qui considère l'écrivain comme le porte-parole de sa société. En ce sens, Mimouni est un romancier qui incite, à sa manière, les Algériens à agir et à lutter pour changer les choses dans la mesure où «toute parole est action»².

Cependant, ce que l'on peut reprocher à ces spécialistes, c'est d'avoir négligé les autres dimensions de l'écriture mimounienne en faisant ainsi de la notion de l'engagement le noyau de leurs recherches. Cela ne diminue en rien de la qualité de leurs travaux qui éclairent la lanterne de tout lecteur qui s'introduit dans l'univers romanesque de cet auteur. Mais, il est clair que l'engagement, en tant que notion foncièrement historique, ne peut rendre compte de toute la richesse polysémique d'une œuvre d'art qui s'inscrit plus dans l'atemporalité et prétend à l'universalité. A ce sujet, nous pouvons citer, entre autres, les travaux et ouvrages de Hafidh Gafaïtti et Najib Redouane qui mettent en avant l'aspect contestataire de l'écriture mimounienne. Dans ces études, il est rare de trouver des écrits consacrés à l'aspect clinique qui sous-tend plusieurs œuvres de l'auteur, à l'exemple de *La malédiction* (1993), *Tombéza* (1984) ou d'*Une Peine à vivre* (1991) que nous avons choisi comme corpus d'étude.

Cette œuvre se présente comme un récit-confession d'un protagoniste-narrateur qui éprouve le besoin de verbaliser son expérience pour comprendre et aider le lecteur à comprendre ce qui fait de lui un tyran sanguinaire redouté de tous. Elle met en exergue la prise de conscience de ce personnage après avoir sombré dans les abysses de la tyrannie. Nous y lisons l'histoire en condensé d'un apprenti-tyran qui «reprend, en un dernier flash, la trame de sa vie dans le soubresaut final de sa conscience évanescence»³. Ce personnage raconte son ascension vers les cimes du pouvoir en empruntant l'unique chemin qui y mène, à savoir celui de la carrière militaire. Il revient sur les blessures qui l'ont conduit vers une telle carrière comme pour faire comprendre au narrataire les origines du mal qui le ronge : la volonté de puissance. Cela fait

¹ S/N, «entretien avec Rachid Mimouni», [en ligne] ; url : <https://insaniyat.revues.org/421> ; consulté le 23/06/2017

² Jean-Paul, Sartre, *Qu'est-ce que la littérature*, Paris, Gallimard, 1947, p.34

³ Robert Elbaz, *Pour une littérature de l'impossible : Rachid Mimouni*, Paris, Publisud, 2003, p. 11

de ce roman le récit d'une vengeance contre le sort que seul le pouvoir de la passion finira par apaiser.

Le choix de ce roman comme corpus d'étude se justifie d'abord par sa diversité thématique. Celle-ci va de l'enfance calamiteuse à l'adolescence bohémienne, de la passion du pouvoir au pouvoir de la passion, tout cela dans une société déshumanisée par la précarité et la misère. Ainsi, cette œuvre se veut d'abord un réquisitoire qui critique à nu la politique du pouvoir et déconstruit les mécanismes de domination de ce régime totalitaire. Mais, ce qui motive le plus ce choix, c'est la lecture clinique que l'auteur fait de ce phénomène à la fois social et mental. En optant pour ce dernier aspect, nous souhaitons apporter une modeste contribution à même d'éclairer les lecteurs de Mimouni sur la dimension analytique, voire psychanalytique de ses écrits. En résumé, ce sont la qualité de cette œuvre et notre souci de l'originalité qui ont déterminé ce choix d'étudier l'aspect psychique du dictateur dans *Une peine à vivre*.

Au cours de ce travail, nous nous proposons de montrer que ce roman est une lecture clinique de la dictature qu'il qualifie de «mal absolu et contagieux». Partant de là, nous envisagerons cette œuvre comme une somme d'informations divulgués par un patient, voire un névrosé atteint d'une pathologie, et en tant que telle, s'explique par des causes précises, se constate à travers des actes symptomatiques et possède son remède ou son traitement. D'où les hypothèses suivantes qui nécessitent d'être vérifiées dans cette étude. D'abord, nous présumons que le vécu du personnage s'apparente à une expérience traumatique qui impactera durablement le devenir de ce dernier. Ensuite, nous soutenons que l'obsession du pouvoir, causée ainsi par ce *trauma*, s'aggravera au fil du temps. Enfin, nous présupposons que cette passion du pouvoir, comme toute pathologie mentale, a un remède efficace et qui consiste, ici, en la passion amoureuse.

Pour vérifier ces hypothèses et apporter quelques éléments de réponse à notre problématique, nous avons opté pour une lecture pluridisciplinaire dans la mesure où la tyrannie, nous l'avons dit, est à la fois une réalité socio-historique et un cas psycho-pathologique. Toutefois, vu le temps relativement court que nous devons consacrer à cette étude, nous privilégierons, ici, le point de vue psychanalytique. L'apport de la psychanalyse nous sera d'une grande utilité puisque nous comptons nous appuyer ici sur les notions de trauma et ses trois phases, à savoir la phase immédiate, la phase post-immédiate et la phase différée-chronique qui se caractérise par une «*altération profonde de la personnalité après l'impact du trauma*»⁴. Dans ce sillage, nous ferons appel aussi à la notion de traumas cumulatifs dont parlent certains psychanalystes

⁴ Louis, Grocq, *16 Leçons sur le trauma*, Paris, Odile Jacob, 2012, p.10

et qui semble la plus appropriée au vécu du protagoniste qui a connu une «enfance cahoteuse». De plus, à côté des notions telles que l'*étude de cas*, la *résilience*... , l'inscription dans une approche sociologique nous permettra de saisir les conditions socio-historiques de ce phénomène même si l'auteur ne situe son personnage dans aucun espace-temps bien déterminé.

Enfin, pour mener à bien cette recherche nous l'avons scindée en trois étapes-chapitres. Dans la première, l'intérêt sera focalisé sur les sources de cette pathologie de la dictature. Partant du point de vue psychanalytique qui verrait dans le tyran un cas psycho-pathologique, nous efforcerons de lire dans les révélations du narrateur-patient les données susceptibles d'éclairer son enfance qui s'apparente à un trauma cumulatif. Le deuxième chapitre, quant à lui, sera réservé à l'évolution du personnage juste après ces «traumas cumulatifs». Il sera question ainsi du parcours de notre protagoniste vers le sommet du pouvoir, de l'évolution de sa «pathologie» de l'étape de la gestation au stade final d'une tyrannie ravageuse. Nous focaliserons notre analyse sur les actes symptomatiques qui témoignent de cette évolution et révèlent la déshumanisation du personnage qui finit par devenir un despote absolu. Quant à l'ultime étape, elle sera consacrée au remède, à la cure que laisse entendre le narrateur qui se souvient surtout de la seule femme qu'il ait aimée et qui a mystérieusement disparu, celle qui le conduira vers un dilemme terriblement humain : l'amour ou le pouvoir. En optant pour le premier, il nous mène à nous interroger sur ce pouvoir de la passion comme traitement possible à la tyrannie dans la mesure où l'amour ré-humanise le tyran.

Chapitre I : l'amont de la tyrannie

*«Le tyran (...) ne fonctionne pas dans un vacuum ; il est préparé,
attendu et nourri par toute une structure sociale».*

WadiBouzar

Dès la première lecture de ce corpus, nous avons constaté une présence récurrente de passages qui évoquent la souffrance subie par le narrateur durant sa tendre enfance, une peine qui touche à la fois le corps et l'esprit de ce personnage. Ces fragments disent combien ce dernier a enduré des tourments à la fois physiques et psychiques. Ils donnent à lire une enfance jalonnée d'événements aussi tristes que douloureux, une enfance qui se décline sous le signe de la précarité. D'où alors la nécessité de nous interroger dans un premier lieu sur l'effet négatif des espaces d'évolution du personnage sur l'aggravation de sa souffrance. En d'autres termes, il convient d'analyser toutes les informations inhérentes au parcours du narrateur dans les trois principaux milieux, à savoir familial, professionnel et social, afin de mesurer leurs impacts respectifs sur la psychologie du personnage.

Pour ce faire, nous nous inspirons de la psychologie clinique qui s'intéresse à l'étude des cas jugés à première vue comme pathologiques. Cette approche se justifie par le fait que Mimouni aurait fait une investigation clinique pour comprendre la psychologie d'un tyran. C'est aussi la démarche que nous suggère Robert Elbaz écrivant : *« nous retrouvons cette main du destin, cette anxiété existentielle dont souffrent tous les protagonistes mimouniens, et c'est justement au psychiatre qu'il est donné d'exprimer cette vision des choses »*⁵. Ainsi, privilégiant cette vision, nous partons du postulat que la violence symbolique subie par le narrateur lui a engendré un « changement d'âme » car, en tant que tel, *« elle cause aussi des "blessés psychiques", c'est-à-dire des victimes indemnes quant à leur corps mais profondément choquées, "traumatisées" quant à leur esprit »*⁶. C'est dans cette perspective que nous nous efforcerons de retracer les étapes de cette « étude de cas » qui *« vise à éclairer la singularité d'un problème mais que, d'autre part, il transforme le sujet en porteur d'une maladie »*⁷, comme c'est le cas du protagoniste-narrateur. Respectivement l'impact du vécu familial, les séquelles du monde professionnel et l'influence de l'environnement social.

I. Impact du vécu familial

Il est indéniable que le milieu familial, par la chaleur et la tendresse qu'il procure, assure à l'enfant les meilleures conditions de l'épanouissement physique et mental. Il est cet espace qui lui garantit protection et compassion dans la mesure où il est constitué d'*« un groupe d'individu unis par des liens trans-générationnels et interdépendant quant aux*

⁵ Robert Elbaz, *Pour une littérature de l'impossible : Rachid Mimouni*, Paris, Publisud, 2003, p.124

⁶ *Op. cit.*, p.7

⁷ Jean Louis Pardinielli, *Introduction à la psychologie clinique*, Paris, Nathan, 1994, pp. 66-67

*éléments fondamentaux de la vie*⁸. La solidité de ce lien fait que la famille s'impose habituellement comme un nid d'amour et de sécurité pour l'enfant. Pour ce dernier, «*la famille, c'est l'espace de l'amour*»⁹. Mais, dans la mesure où il y a des exceptions à toute règle, il importe de voir celle inhérente à la famille du narrateur qui laisse entendre toute la particularité de la sienne. Il le dévoile dans quelques passages dans lesquels il est question de son vécu soit dans de sa famille naturelle, soit au sein de sa famille adoptive. Ses propos à ce sujet nous conduisent à postuler que ce milieu est un foyer dénué d'affection qui aura certainement des répercussions sur la psychologie du futur adulte.

Conscient de ces privations, le narrateur rappelle sporadiquement, et au fil des pages, quelques détails sur l'indifférence, voire l'inhumanité du milieu familial au sein duquel il a grandi. Il offre ainsi au lecteur averti une somme d'informations sur ce vécu raté qu'il qualifie lui-même d'«*enfance chaotique*». Dans ce sillage, et comme pour donner un avant- goût de la souffrance endurée, il évoque les circonstances de sa naissance au sein d'une famille indifférente du fait qu'elle était absorbée par les vicissitudes de la vie. Selon ses dires, il a vu le jour dans une atmosphère dénuée de joie et son père en était totalement insensible : «*En entendant le cri de sa femme mon père qui conduisait le chariot rentra la tête dans les épaules et fit la sourde oreille. Comme elle ne cessait de l'appeler à l'aide, il lui lança, entre deux secousses et sans se retourner : on ne peut pas s'arrêter*»¹⁰. Cette indifférence du père est un détail des plus importants, il renseigne sur l'ampleur de l'impact qu'aurait cet incident sur la psychologie du personnage. Elle montre à quel point les tracasseries de la vie peuvent conduire le père à fuir sa responsabilité familiale, à abandonner son rôle de père et se contenter de celui de géniteur. Pour ce dernier, la survie des adultes prime sur la vie du nouveau venu.

Dans d'autres familles, un tel événement aurait procuré de la joie à tous ces membres dans la mesure où un nouveau-né vient toujours égayer le foyer comme on dit. Une telle famille verrait cet événement comme un moment magique et accueillerait le bébé comme un porte-bonheur, surtout «*dans la famille moderne, [où] l'enfant est roi*»¹¹. Plus qu'un moment de joie, un tel événement serait un miracle à croire Paul Carrel «*vivre la naissance d'un*

⁸ Roland Daron, *Dictionnaire de psychologie*, Paris, Parrot, 2000, p.295

⁹ Michel Fize, *La famille*, Paris, Le cavalier bleu, 2005, p.63

¹⁰ Mimouni Rachid, *Une peine à vivre [1991]*, Alger, Sédia, 2014, p.20

¹¹ Michel Fize, *Op. Cit.*, p.77

*enfant est notre chance la plus accessible de saisir le sens du mot miracle*¹². A lire, les propos du narrateur, sa naissance serait ainsi à l'antipode de la gaieté qui caractérise une telle occasion. Cependant, bien qu'elle soit surprenante, cette indifférence de la famille à la naissance d'un fils n'est pas étonnante dans l'univers romanesque de l'auteur. Cette absence de gaieté rappelle à beaucoup d'égard celle d'un autre personnage mimounien à savoir Tombeza, dans le roman éponyme : *«Ma naissance ne fut l'objet d'aucune de ces réjouissances traditionnelles qui célébraient la venue d'un enfant dans la famille, aucun youyou de femme heureuse ne vint se mêler à mes cris de nouveau-né»*¹³. En somme, cela confirme la prédilection de l'auteur pour les personnages issus de la marge auxquels il confie des contre-discours pour critiquer la société, mais aussi pour faire le procès du père, en tant que symbole de la loi.

Ce procès se lit particulièrement lorsque le narrateur raconte les circonstances de la mort de la mère qui a péri dans la solitude et l'indifférence, surtout celle du père insensible aux cris de détresse de son épouse. Il le dit dans ce passage qui résonne comme un acte d'accusation contre le père, coupable d'avoir été à l'origine de la mort de la mère, de ce choc psychique consistant en *«l'apparition brutale et inattendue d'un événement créant un traumatisme psychologique majeur»*¹⁴ :

Ma mère fut prise de douleur par une nuit pluvieuse et glacée. Un hiver précoce et rude menaçait de famine les compagnes [...]. Cette nuit-là la tribu fuyait à travers champs, s'efforçant d'échapper à la vindicte et aux chevrotines d'un groupe de villageois armés de fusils de chasse. En entendant le premier cri de sa femme, mon père qui conduisait le chariot rentra la tête dans les épaules et fit la sourde oreille. Comme elle ne cessait de l'appeler à l'aide, il lui lança, entre deux secousses et sans se retourner :

- On ne peut pas s'arrêter

Elle dut se débrouiller seule et ma cahotante naissance devait marquer toute mon existence.¹⁵

Le tort du père, comme le laisse entendre ce fragment, est d'être insensible à la souffrance des siens et, en particulier, la mère qui, sur le plan symbolique, se confond avec la terre nourricière. Ce père est coupable de « non assistance à une personne en danger » qui est de surcroît son épouse. Il est aussi responsable de la « cahotante naissance » du fils qui garderait certainement les séquelles d'un tel « crime ». En revenant sur cet instant marquant de

¹² Paul Carvel, «jets d'encre», [article en ligne] ; url : <http://www.mon-poème.fr/citation.naissance>, consulté le 16/05/2017

¹³ Mimouni Rachid, *Tombeza [1984]*, Alger, Sédia, 2000, p.34

¹⁴ Jacques Postel, *Dictionnaire de la psychiatrie*, Paris, Larousse, 1998, p.95

¹⁵ Mimouni, Rachid, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p.20

sa vie qui s'est faufilé dans les nattages de la mémoire interne, le narrateur donne la preuve que son enfance est loin d'être idyllique puisque dès la prime enfance il subit un traumatisme psychique que l'on définit comme : «*le phénomène de bouleversement qui se passe à l'intérieur du psychisme lorsqu'un excès d'excitations extérieures attenantes à un événement subit, violent et agressant vient faire effraction au travers des défenses de ce psychisme*»¹⁶.

Par ailleurs, après avoir perdu sa famille biologique, notre personnage fut recueilli par une famille adoptive. C'est ce qu'il nous apprend quand il parle des parents de sa nouvelle famille. Son témoignage sur celle-ci laisse comprendre que son quotidien n'était pas moins affligeant que celui vécu chez ses parents biologiques. En d'autres termes, même s'il ne va pas accroître ses malheurs, ce changement de famille ne lui apportera guère l'affection qui lui manquait. Il ne pouvait en être autrement puisque le père comme la mère sont des êtres dénués d'amour qui privent leur progéniture de tendresse. Le premier ne se soucie nullement des besoins de ses enfants et il est tellement insensible qu'il n'a pas été affecté par la mort de son premier fils. Quant à la mère, elle ignorait un fils dès la naissance d'un autre :

On n'avait pas l'habitude, dans cette tribu, de choyer les enfants. Leur père les ignorait. Leur mère se bornait à leur donner le sein lorsque leurs cris devenaient insupportables et à changer leurs linges de temps à autre. Ils se retrouvaient ainsi livrés à eux-mêmes. Ils poussaient dans l'impassibilité générale, semblables à des chardons épineux et tenaces¹⁷.

En généralisant, le narrateur n'accuse pas dans ce passage sa famille adoptive. Le traitement que celle-ci lui faisait subir n'est guère différent de celui qu'on réserve à son fils naturel au sein de cette tribu de bohémiens, comme le dit : «*Je dois reconnaître que mon oncle ne me traita pas plus mal que ses autres garçons*»¹⁸. Nous comprenons par-là que ce personnage attire seulement l'attention sur le manque d'affection des parents à l'égard de leurs enfants qui grandissent alors pareils «des chardons épineux et tenaces», comme pour anticiper sur le comportement néfaste de ces derniers, une fois devenus adultes.

En substance, les informations révélées par notre personnage sur son vécu familial laissent conclure qu'il s'agit d'un traumatisme ou du moins d'une période de privations qui ont lourdement affecté son psychisme au point d'en parler des années plus tard. La cellule familiale, naturelle ou adoptive soit-elle, s'avère ici un lieu de souffrances et de peines qui

¹⁶ Louis, Grocq, *Op. Cit.*, p.14

¹⁷ Rachid, Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p.23

¹⁸ *Ibid.*

aurait inéluctablement son impact sur le psychisme du narrateur. Dans la mesure où elle «*n'est plus un lieu de communication*»¹⁹, elle aura certainement son influence négative puisque ce dernier n'y a pas appris les valeurs humaines en général et l'importance de la vie humaine en particulier, une carence que ne comblera pas hélas son travail dans les champs du tabac qui laissera en lui des séquelles.

II. Les séquelles des champs du tabac

A sa libération de prison, le narrateur remonte en compagnie de son ami de cellule vers le nord. Sur leur chemin, ils reçoivent, de la part d'un agriculteur, une offre de travail qui consiste à récolter des feuilles de tabac. Sans trop réfléchir, ils acceptent facilement l'offre. Il est clair qu'ils ne pouvaient se permettre un tel luxe du fait que «*le travail, écrit Voltaire, éloigne de nous trois grand maux : l'ennui, le vice et le besoin*»²⁰. Cet enthousiasme serait-il de mise quelques jours plus tard chez notre personnage ? La lecture des passages qui rendent compte de ces journées de labeur montre que l'enchantement du départ s'est estompé rapidement avec la découverte de l'amère réalité de ce travail qui est source de saleté et de nuisance.

En effet, dès les premières heures du travail, le désenchantement gagne les deux infortunés ouvriers. Au dire du narrateur, ce travail est salissant puisque sa couleur noir enduisait tout leurs corps. Au contact permanent du tabac, leurs corps deviennent noirs d'une crasse et d'un goudron qui collent même les doigts. Tout cela lui cause le dégoût de lui-même, en tant qu'ossature teintée d'ocre et de matière noire, un dégoût tellement profond qu'il l'ait marqué à jamais :

Durant plusieurs semaines, j'eus à disposer feuilles après feuilles sur la saignée du bras. Non, ce n'était pas un travail de forçat. Mais le rugueux parenchyme enduisait peu à peu de résine noire la peau des mains, des avant-bras, de la poitrine, du cou puis du buste tout entier. Aucun savon ne parvenait à dissoudre cette viscosité et, durant la nuit, dans la grange où je dormais, je sentais la poussière s'agglutiner sur mon corps poisseux. J'avais beau me laver avec de l'essence, cela ne faisait qu'irriter mes membres. Et surtout cette molle gomme imprégnait mon être d'une écœurante odeur. J'en eus des nausées à vomir toute mes entrailles, des toux quidéchiraient mes poumons. Je devais en garder une incurable allergie au tabac²¹

¹⁹ Michel Fize, *Op. Cit.*, p.91

²⁰ Voltaire, *Candide ou de l'optimisme*, Paris, Hachette livre, 2005, p.176

²¹ Rachid Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p.102.

De ce dire, il ressort que la saleté de ce travail laisse des séquelles indélébiles chez ce personnage. Toute sa vie est impactée par cette sale besogne sur le double plan physique et moral. Autrement dit, à la longue, l'odeur du tabac et sa crasse ont fait du narrateur un être physiquement malade et psychologiquement atteint. Comme il n'arrivait pas à se défaire du tabac à coup d'eau après la journée de labeur, il ne parvient plus, plus tard, à chasser de sa tête le malaise qu'il ressent à chaque fois qu'il hume l'odeur du tabac : « *je sortais sur le balcon rendre les quelques gorgées de jus d'orange que j'avais avalées. L'air frais de la nuit apaisa mes relents nauséux, cette même odeur, cette même peine à respirer* »²². Ce passage montre l'ampleur des dégâts causés par le travail dans le champ de tabac sur la santé du narrateur qui en souffre encore.

De ce qui précède, nous pouvons déduire que le travail qu'il a accompli durant cette période est non seulement salissant mais est aussi nuisible à sa santé physique et morale. Il en souffre dès qu'il y ait le moindre contact avec l'odeur nauséabonde du tabac. D'un point de vue psychanalytique cela s'apparente à un retour du refoulé qui se répercute négativement sur l'état psychique du personnage, selon les propos de Lacan : « *le refoulement des événements traumatiques a ceci de commun avec celui des traumatismes individuels : il produit des effets incontrôlés dans le psychisme* »²³. Cela se vérifie lorsque le narrateur avoue : « *la persistante odeur du tabac envahit de nouveau ma gorge, je me levai et quittait la chambre, furieux et frustré* »²⁴. En ce sens, cette odeur du tabac est la hantise même de sa vie, il la traîne depuis son enfance. Et à chaque fois qu'il hume l'odeur d'une cigarette, il se rappelle les douloureux moments passés dans les champs de tabac, des souvenirs qui remontent à la surface et font naître en lui des nausées. Il s'agit en quelque sorte d'un « *passé qui ne veut pas passer* », pour reprendre l'expression d'Ernest Nothmann²⁵.

En somme, la courte période que le narrateur a passé dans le monde du travail s'apparente plus, comme nous l'avons vu, à un traumatisme qu'une expérience bénéfique et enrichissante. Cette période a marqué son psychisme au point d'aggraver sa souffrance qui a commencé avec sa cahotante naissance. Cette affliction semble être en évolution constante, elle s'accroît au fil du temps et au gré des circonstances. Elle confirme que le vécu de notre personnage peut être vu comme une succession de traumatismes silencieux « *qui ferait trauma par*

²² Rachid, Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p. 102

²³ S/N, «refoulement et retour du refoulé dans la mémoire et dans l'histoire», [en ligne], consulté le 10/06/2017 ; url: www.franceculture.fr, 10/06/2017

²⁴ *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p.199.

²⁵ S/N, «refoulement et retour du refoulé dans la mémoire et dans l'histoire», *Loc. Cit.*

accumulation de microagressions»²⁶. De ce fait, il importe de nous interroger sur l'état vécu au sein de son groupe social et sur l'influence néfastede ce même vécu sur sa formation psychique et mentale.

III. Influence de l'environnement social

La lecture de quelques passages dans ce sens confirme l'impact négatif du milieu social sur ce personnage qui se voit chaque jour sombrer dans la précarité. Nous savons que, en tant que structure formée d'un groupe de personnes possédant un rôle primordial dans la formation de l'individu, la société, par sa norme et ses valeurs, conditionne le comportement et le fonctionnement socio-affectif de l'individu. Notre personnage ne peut échapper à cette règle générale de l'influence du milieu sur le comportement individuel. Cela nous conduit ici à voir comment la réalité sociale du roman a eu son impact sur le narrateur et ses agissements. En ce sens, nous présumons que ce milieu social, dominé par la précarité, contribuerait à déshumaniser le protagoniste qui laisse entendre que, dans son milieu social, règnent l'amertume et la banalité. D'où alors la nécessité d'analyser la dévalorisation de l'humain qui y prévaut, ainsi que l'immoralité qui y domine.

Dans son récit, le narrateur dresse un tableau noir de l'espace tribal où la vie humaine n'a pas d'importance devant la matière qui assure la survie. Selon ses dires, l'être humain y subit quotidiennement humiliation et mépris : *«je ne pouvais plus oublier le fondamental mépris que vouait cette tribu à la valeur humaine. Ses membres avaient compris d'expérience que leur survie dépendait plus de sauvetage d'une chèvre que d'un de leur compagnon*»²⁷. La précarité au sein de ce milieu est manifeste dans la mesure où l'humain a moins de valeur que l'animal. Cela se remarque lors des intempéries quand les habitants cherchent plus à protéger leurs bétails qu'à sauver leurs semblables. Au sein de cette tribu, l'aspect matériel prime sur le spirituel. Ses membres affichent un attachement excessif à la matière au point de bouleverser l'échelle des valeurs humaines. Ce renversement est dû au juste au règne de l'argent comme le laisse entendre notre personnage : *«l'argent ouvre les portes de vice et ferme celle de la vertu*»²⁸. Cela est bien visible à travers la perte de la pudeur chez la gent féminine :

²⁶ Louis, Grocq, *Op. Cit.*, p.14

²⁷ Rachid, Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p.21.

²⁸ Hacène Mazouz, «sans titre, [en ligne]; url:/www.evolution-101.com/pensée-sur-l'argent, consulté le 10/05/2017

Leurs femmes [qui] s'en allaient conter la bonne aventure. Leurs filles se mettaient à aguicher les adolescents du voisinage aux sexes douloureusement turgescents, effets d'un long sevrage, et leurs proposaient de furtives passes au creux d'un ravin, moyennant un poulet, un lapin, où par temps de disette, une simple poignée de figes sèches. Sitôt le marché conclu, elles écartaient leurs jambes, offrant leur troublant secret à l'impudeur diurne et comptaient leurs gains tandis que le jouvenceau ahanait sur elle.²⁹

Ce tableau donne à voir l'indécence des femmes et des filles qui sacrifient leurs honneurs pour une maigre contrepartie. Ce phénomène, dénoncé au passage par le narrateur, n'est autre que la preuve d'un renversement des valeurs dû à l'extrême précarité prévalant au sein de cette tribu de bohémiens. En dévoilant ces tares, notre personnage semble anticiper sur l'influence de celle-ci sur son comportement futur. Autrement dit, il se dédouane en mentionnant toutes les pratiques ténébreuses des siens :

Je suis né dans une tribu de bohémiens de sinistre réputation. Les plus folles légendes couraient sur eux. On disait qu'ils volaient des nourrissons pour les sacrifier au cours de leurs messes noires qu'ils jetaient des sorts qui métamorphosaient en crapaud la fiancée imprudente aperçue la veille de ces noces, que le lait qu'ils gouttaient se transformait en vin tandis que se desséchaient les mamelles qui l'avaient fourni.³⁰

Sans le dire, notre personnage laisse entendre qu'il ne peut être vertueux, lui qui est issu de cette tribu de triste réputation. Il semble accepter son sort de maudit comme l'est la tribu dont il est issu. Il vit la même stigmatisation avec les siens qui, chassés de partout, rejetés par tout le monde, sont indésirables là où ils s'aventurent : *«dès qu'ils apercevaient leurs caravanes, les paysans du lieu s'armaient de fusils pour leur ordonner de se détourner»³¹*.

Cette stigmatisation a fait que notre personnage s'est endurci avec le temps au point de n'avoir nulle compassion, voire aucune pitié pour le genre humain. En insistant sur les vices qui gangrènent sa tribu, il laisse entendre toute l'influence néfaste de ce milieu sur lui. Ainsi, sa décrépitude ne serait qu'à l'image de ce milieu *«où la perte d'une certaine pudeur comme la perte de la pureté sont les causes profondes de la décadence du monde»³²*. En d'autres

²⁹ Rachid, Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p.19

³⁰*Id.*, p.18

³¹*Id.*, p.16

³² Mère Teresa, Sans titre, [en ligne]; url : <http://www.chrisitangarden.org/fr/citation/décadence-monde-perte-pudeur>, consulté le 10/06/2017

termes, lorsqu'il insiste sur l'immoralité de la société où il a grandi, c'est sa propre déshumanisation qu'il souligne puisqu'il réduit au modèle instinctif.

En définitive, à ce niveau d'analyse, nous pouvons dire que tous les milieux où a vécu le narrateur constituent autant de facteurs qui ont fini par le déshumaniser. Cette étude, à ce niveau, nous a permis «*de dégager la logique d'une histoire de vie singulière aux prises avec des situations complexes nécessitant des lectures à différents niveaux*»³³. Mais nous pouvons dire tout de même que l'impact conjugué de ces milieux a faussé le processus d'éducation et de formation de ce personnage, transformé en être impitoyable. Privé d'affection familiale, ayant esquiné sa santé dans un travail néfaste et ayant grandi dans un milieu déshumanisé, ce personnage ne peut qu'être affecté par ce pitoyable parcours et ne peut que garder des séquelles de son enfance cahoteuse. Ce parcours s'apparente donc, pour parler en termes psychanalytiques, à un traumatisme psychique qui peut évoluer par la suite vers la névrose traumatique. D'où l'intérêt de voir comment celle-ci impactera sa vie d'adulte au sein de l'armée que le protagoniste-narrateur a choisi d'intégrer pour fuir la misère de son milieu.

³³ Jean-Louis, Pedinielli, *Op. Cit.*, p. 67

Chapitre 2 : Evolution du mal tyrannique

Dès les premières pages de ce roman, le lecteur constatera la présence manifeste d'une sorte de maladie qui gangrène l'esprit du personnage principal. De nombreux passages donnent en fait à voir un comportement étrange et violent chez ce personnage enclin à exercer une tyrannie sur ses subordonnés. Il était tellement violent, selon ses dires, qu'il inspirait la terreur là où il passe :

Je sais aussi que la terreur que je vous inspire est telle que même après ma mort vous ne retrouvez ni le sommeil ni le goût de vivre. Vous aurez beau voir mon corps soudain flasque s'écrouler sur le sol, venir défilé devant mon cadavre, tour à tour ma face violacée, examiner longuement la blessure, tâter mes membres glacées, vous ne croirez pas à ma mort.³⁴.

Le narrateur suggère ici l'ampleur de sa tyrannie au point de semer la peur dans le cœur de ses subordonnés. Il va jusqu'à ironiser sur la terrible angoisse qu'il continuerait à susciter chez ces derniers même après sa mort. En fait, de ce dire se profile tout un comportement anormal et pathologique qui mérite d'être examiné à travers l'analyse de ses actes symptomatiques. Car, bien qu'il se soit engagé au sein de l'armée pour fuir la misère sociale, ce personnage s'est retrouvé, par la suite, obsédé par le pouvoir, cherchant à atteindre les cimes de l'Etat. Ce changement d'objectif, comme tout le parcours fait au sein de l'institution militaire, renseigne sur cette maladie du pouvoir attrapée par le narrateur.

Pour mieux souligner ce changement de visée, il importe au préalable de s'arrêter sur la précarité qui a conduit notre personnage à opter pour une carrière militaire. De ses dires, il s'avère que son engagement au sein de l'armée était perçu comme seul moyen d'échapper à la misère quotidienne qui caractérise sa vie comme le laisse entendre dans ce passage : *«je n'ai aucun regret à enfouir ma tête sous la couverture. C'était la première fois de ma vie que je me retrouvais allongé sur un vrai lit et les draps pourtant rêches que je caressais me semblait d'un luxe inimaginable»*³⁵. Cet engagement est synonyme donc d'une fuite de la précarité et de la désolation caractérisant la terre de son enfance et celle de beaucoup de ses pairs. Tous sont propulsés vers les casernes par les multiples privations : *«vous êtes ainsi des milliers à vous précipiter vers les grilles des casernes dans l'espoir d'échapper à un quotidien*

³⁴Rachid Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p.12

³⁵*Id.*, p.34

désastreux. Pour tous les déshérités de ce pays, l'armée tient lieu de planche de salut.»³⁶ Ils ont en commun le désir d'échapper à la précarité d'une vie. En d'autres mots, nous avons là une conséquence directe du vécu chaotique dont il a été question dans le chapitre précédent.

Mais une fois devenu membre de cette institution, et contrairement au reste des Engagés, le protagoniste-narrateur ne cherche pas seulement à s'enrichir et à se défaire de la précarité sociale. Il vise le pouvoir et son agissement tout au long de sa carrière militaire est symptomatique d'une obsession comparable à un virus. Ainsi, suivant la métaphore clinique adoptée pour cette étude, il importe de nous interroger sur l'évolution de cette maladie du pouvoir, contractée par le héros une fois engagé. Cette évolution s'apparente à la métastase d'un virus, c'est-à-dire la croissance d'un organisme pathogène, qui passe de la gestation latente au stade final de la pathologie. Autrement dit, aveuglé par l'obsession du pouvoir, le narrateur fait de sa propre personne un virus qui va affecter graduellement son intégrité morale jusqu'à devenir un criminel inconscient.

II. 1 Le virus en gestation

En intégrant l'institution militaire, ce personnage découvre un monde différent de celui où il vivait auparavant. Durant les premiers temps passés dans ce nouveau lieu, il se contentait d'observer son entourage et de se familiariser avec ce milieu. Ces moments peuvent être qualifiés de période de *gestation*³⁷ puisque le personnage est inoffensif et n'a aucun impact négatif sur son entourage qui est un corps déjà atteint. Pour s'acclimater dans ce milieu, il avait la chance de bénéficier des conseils d'un maître. Ce dernier l'initie en fait aux vices primaires et à l'art de se faufiler dans les entrelacs de la ruse et de la roublardise menant vers les sommets du pouvoir militaire.

En élève attentif et surtout ambitieux, il acquiert vite les règles régissant les arcanes de cette institution. Il devient vicieux et perfide, deux armes indispensables pour gravir les échelons. Son maître ne tardera pas à constater en lui ces atouts : *« je te félicite mon garçon, me dit-il, tu es bien parti et je sais que tu iras loin »*³⁸. Ainsi, le maître a décelé les grains de l'ambition chez son élève qui ne tarderait pas à le dépasser. Il a remarqué en lui une avidité, une ardeur qui le pousserait sans doute à franchir les barrières et les obstacles afin d'atteindre les cimes

³⁶*Id.*, p.31

³⁷ « État d'une femelle vivipare, entre nidation et mise bas, chez les espèces gestantes » ; url : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/gestation> , consulté le 03/06/20 17

³⁸*Une peine à vivre, op. cit.*, p.80

du pouvoir. Cependant, avant de voir la mise en œuvre des leçons apprises de la bouche de ce maître, il convient d'examiner au préalable la période de gestation propre au virus de l'ambition, c'est-à-dire la période de latence chez cet apprenti-dictateur lorsqu'il était encore simple militaire à la caserne, puis au Mess des officiers.

Une fois à la caserne, le protagoniste-narrateur brosse le quotidien d'un jeune fraîchement engagé. Il témoigne de ce qu'il découvre lors de ses premiers jours au sein de l'armée. Il établit une sorte de constat sur le vécu des Engagés, il dresse un tableau de la réalité existante au sein de la caserne militaire en s'attardant sur le dortoir où il s'est retrouvé en compagnie d'une trentaine d'engagés comme lui. Sa description est, pour lui, l'occasion de mettre l'accent sur les aberrations de cette institution qui engage même des handicapés :

Mon voisin de gauche était un myope taciturne et solitaire, fermé sur lui-même et qui paraissait ignorer l'endroit où il se trouvait. Il devait aussi être sourd car il ne répondit à aucune des avances que je lui fis. Que pouvait faire l'armée d'un pareil rebut humain ? Je n'allais pas manquer par la suite d'ordonner aux chefs de l'armée de veiller à la qualité de leurs recrues³⁹.

Le narrateur met l'accent sur les mœurs dépravées des chefs au sein de cette caserne où la gent féminine est une espèce quasiment inexistante. Ces officiers n'hésitent pas à assouvir leur désir avec les jeunes recrues : *«tu pense bien qu'ici les femmes manquent et que ta jeunesse provoquera bien des désirs. Bien entendu, le règlement interdit toute détention d'armes mais nos chefs ne se montrent pas sourcilieux sur ce chapitre. Tu peux aussi choisir d'offrir ton cul en échange d'une protection.»*⁴⁰ Le narrateur dénonce au passage le climat de débauche que l'armée cautionne. La perversion et l'immoralité sont deux caractères d'une classe d'officiers supérieurs qui s'érigent en maîtres absolus, au-dessus des lois : *«Ainsi le commandant n'en faisaient qu'à sa tête, et il lui arrivait même de souhaiter une autre affectation, considérant qu'il avait pratiquement écumé le vivier féminin du lieu et impatient de se mettre à servir sur des terres vierges»*⁴¹.

L'accès du narrateur donc à cette caserne fait de lui un apprenant qui scrute attentivement le milieu où il évolue. Il s'applique et respecte scrupuleusement la discipline qui est de mise dans cette institution. Comme ses compères, il a appris à se réveiller très tôt, à s'habiller à la hâte et surtout à résister à la faim et à la chaleur : *«le soleil montait, la chaleur devenait*

³⁹Rachid, Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p.34

⁴⁰*Id.*, p.33

⁴¹*Id.*, p.44

insupportable. A midi, nous étions encore debout, certains d'entre nous commençaient à fléchir. Le caporal se précipitait immédiatement vers les défaillants pour les inonder d'ordres et d'insultes»⁴². Cela confirme la rigueur propre à l'institution militaire où le moindre écart est sévèrement sanctionné. Quant aux nouveaux engagés, leur sort beaucoup plus pénible puisque, sans commettre la moindre faute, on leur réserve tout de même les tâches les plus ingrates d'après le maître initiant le néophyte : *«bien entendu, en tant que nouvelle recrue, tu hériteras des plus rebutantes corvées durant six mois. Le nettoyage des chiottes et des égouts, la vaisselle de la cantine, le balayage des salles et des dortoirs, tout cela sera pour toi, ce qui ne serait te dispenser des gardes de nuit. C'est le sort habituel.*»⁴³.

En plus donc de son regard perspicace, le protagoniste-narrateur a eu la chance de bénéficier des leçons d'un maître qui lui facilite l'intégration, voire l'évolution. En effet, apitoyé par l'apparence physique de notre héros, un vieil adjudant entreprend d'initier ce dernier à la vie militaire. Ce faisant, il lui explique le monde de la caserne que dirige un commandant omnipotent et intolérant, un chef qui se prend pour un dieu des lieux : *«Tu n'auras jamais l'occasion d'apercevoir même de loin, le commandant. Il est comme Dieu omnipotent mais invisible. Notable différence, il n'est pas miséricordieux[...]. Il a la majesté des puissants et l'outrecuidance des parvenus. Sous ses ordres et à ses ordres*»⁴⁴. Ainsi, durant toute cette période, le personnage s'instruit et se forme sous la houlette d'un maître providentiel. Il se contente d'apprendre et parfois de se défendre, comme face à l'ancien engagé qui a voulu le violer. Son comportement ne laisse présager, durant cette période, à aucune autre ambition que celle d'assouvir sa faim.

Cette absence d'ambition affichée se remarque aussi lors de sa promotion en chef de Mess. Devenu maître de ce lieu, le protagoniste narrateur interdisait aux officiers de se saouler : *«je leur opposai le fait que la consommation d'alcool était strictement interdite à l'intérieur de la caserne*»⁴⁵. Ainsi, il ne tolère aucun écart de la part de ces grands officiers et se montre intraitable devant leurs pratiques malsaines : *«je fus inflexible, je n'avais aucune envie de voir le mess abriter leurs beuveries. Heureux de leurs sort, dépourvu d'ambition, ces hommes ne songeaient qu'à vivre le plus agréablement possible*»⁴⁶. Agissant de la sorte, il donne l'impression d'être un individu intègre qui a horreur du vice. En réalité, ce n'est qu'une

⁴²Rachid Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p.36

⁴³*Id.*, p.33

⁴⁴*Id.*, p.32

⁴⁵*Id.*, p.40

⁴⁶*Id.*, p.41

tactique, une stratégie employée pour ne pas éveiller les soupçons sur sa propre ambition qu'il taira jusqu'ici. Son comportement, plus tard, confirmera toute sa ruse puisque, tel un virus, il contaminera sa propre personne qui sombrera dans la maladie du pouvoir.

II. 2 Les prémices de la tyrannie

Après avoir conclu un deal⁴⁷ avec le chef du Renseignement, le protagoniste-narrateur franchit une étape importante vers les hauteurs du pouvoir et laisse entrevoir sa volonté de puissance (Nietzsche). Il montre ainsi sa roublardise et sa capacité à ruser pour atteindre un objectif. Gagnant en assurance et en maturité, il se forge un caractère de battant et d'opportuniste pour être enfin au dessus des lois et des autres. En d'autres termes, cela a fait naître en lui un désir d'aller de l'avant et atteindre le sommet : *«lorsque s'ouvrit devant moi la porte d'entrée de l'académie, je sus que je venais de franchir la plus haute des barrières qui obstruait mon chemin»*⁴⁸. L'apprenti-dictateur dévoile ici son ambition tue jusqu'ici. Il montre par-là l'un des premiers symptômes de sa contamination par le virus du pouvoir. En d'autres termes, ce recours au chantage constitue, pour parler métaphoriquement, un signe d'une contamination par un microbe qui prolifère dans la tête du personnage au point de ne penser qu'aux échelons à gravir.

D'ailleurs, cette assimilation de l'ambition politique à une maladie «mentale» n'est pas propre au protagoniste-narrateur ; elle vient de l'auteur comme nous le soutenons dans ce travail. Une des preuves de cette perception se lit à travers la convocation du lexique médical par la voix du premier Maréchalissime : *«non, je n'ai pas le cancer, ni aucune affection physiologique mon mal? Tout à fait incurable, mais infiniment contagieux. Saches qu'au moment d'appuyer sur la détente que tu brandis, tu l'auras contracté sans merci»*⁴⁹. De ce propos, il s'avère que la quête du pouvoir est une pathologie contagieuse et incurable, une maladie qui a déjà contaminé le premier Maréchalissime. Ce dernier avoue que sa maladie n'est ni physique ni psychique, mais elle est celle du pouvoir. Cette pathologie s'est métamorphosée peu à peu pour se transformer en virus ravageur conduisant notre personnage à accomplir sans scrupules des actes immoraux.

⁴⁷Il s'agit d'un accord conclu avec le chef de renseignement consistant en l'échange d'informations confidentielles en contre partie de l'accès du protagoniste à l'académie militaire qui forme les officiers.

⁴⁸Rachid, Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p.56

⁴⁹*Id.*, p.157

Afin de parvenir à ses fins, le protagoniste-narrateur ne s'encombre pas de recourir à mille et une ruses. Il exerce pressions et chantages sur les personnes moins futées que lui. Tous les moyens semblent être bons, seul le rapprochement des cimes du pouvoir compte. Pour ce personnage, tout devient possible : *«Toute les pierres que je risquais de recevoir ne pouvaient me dissuader d'user de tous les moyens pour parvenir à mes fins»*⁵⁰. Il prouve par-là qu'il est devenu un obsédé du pouvoir, un être aveuglé par l'ambition au point de braver autant de risques. Il montre ainsi les signes de sa contamination par ce mal incurable et contagieux dont parle le premier Maréchalissime. C'est le virus de l'ambition politique qui le conduit à user de combines particulièrement lorsqu'il a voulu intégrer l'académie. En effet, dans cette perspective, il conclut un accord avec l'officier qui se chargera de cette mission en contrepartie d'informations confidentielles que notre personnage lui divulguera une fois admis dans cette école militaire.

Une fois devenu élève-officier à l'Académie, notre personnage prend conscience de son avancée remarquable sur le chemin du pouvoir absolu. Il réalise l'ampleur et l'importance du pas qu'il vient de franchir dans cette direction. Il le dit à travers des mots clairs : *«lorsque s'ouvrit devant moi la porte de l'académie, je sus que je venais de franchir la plus haute des barrières qui obstruait mon chemin»*⁵¹. L'importance de ce pas franchi s'explique par l'origine sociale modeste de ce protagoniste ; on comprend cette remarquable avancée quand on songe à la différence entre lui et le reste des recrues venues toutes accompagnées de leurs familles. A l'opposé de ces jeunes qui sont là plus pour ne pas contrarier le vœu de leurs pères qui ont déjà connu cette école, le protagoniste-narrateur réalise son ambition personnelle, celle d'accéder à cet endroit prestigieux qui lui ouvrirait les portes du pouvoir, lui qui ne pouvait rêver d'une telle aubaine en raison de son origine quelconque : *«A mon sourire béat, il opposa une mine soupçonneuse, puis entreprit d'examiner avec circonspection les documents placés sous son menton. Il devait supposer que je m'étais trompé d'endroit»*⁵².

Une fois à l'intérieur de l'académie, il trouve l'atmosphère convenable, le lieu prestigieux où le respect pour l'élève est de mise et la dignité de ce dernier est préservée. Cela se remarque dans ses propos quand il évoque la tenue qu'on leur a attribuée : *«on nous dota d'une magnifique tenue de sortie dont le liséré de soie bleue et les épaulettes rouges nous désignaient à l'admiration des midinettes et à l'envie de nos congénères, et le plus modeste*

⁵⁰Rachid, Mimouni, *Une peine à vivre, Op.cit.*, p.85

⁵¹*Id.*, p.56

⁵²*Id.*, p.57

d'entre nous ne pouvait s'empêcher de pavoiser sur le trottoirs de la ville»⁵³. Pour ce personnage, cette tenue est une source de fierté, elle leur offre le privilège de pavoiser en ville. Son propos à ce sujet dénote un penchant pour la luxure. Ce qui nous laisse conclure à la présence de signes de déviation dans la conduite de ce personnage. En d'autres termes, l'entrée à l'académie n'est pas seulement un moyen de s'assurer une nourriture garnie, elle est synonymie aussi d'accès à un autre mode de vie plus libertin.

Libéré des soucis matériels, ce personnage peut désormais se consacrer à sa formation au sein de cette école et travailler ainsi pour réussir ses examens. Conscient de l'importance de cette formation, il s'échine à étudier sans répit :

J'avais cinq années durant, passé une grande partie de mes nuits penché sur des ouvrages subrepticement acquis, dans le dortoir commun à la lueur d'une lampe électrique, puis librement dans ma chambre des sous-officiers, à en esquinter mes yeux, à en déformer ma colonne vertébrale, à ne plus rêver que des hiéroglyphes tracés sur les pages, à réciter par cœur le contenu de manuels compulsés⁵⁴

En évoquant ainsi ses efforts continus devant ses livres, le protagoniste laisse entendre sa prise de conscience de l'importance du savoir comme adjuvant à sa quête des cimes du pouvoir. Sa persévérance, en ce sens, est le signe d'un attachement viscéral à la réussite car même s'il ne le dit pas, cet apprentissage n'est vu, par lui, que comme un moyen permettant de monter en puissance.

Par ailleurs, en se comparant aux autres recrues - et particulièrement à son jeune compagnon qui a été forcé par ses riches parents à embrasser une carrière militaire -, le protagoniste-narrateur met en relief sa particularité, celle d'un engagé convaincu et surtout ambitieux. L'observation attentive lui confirma les propos du maître lui avouant l'absence de conviction chez ces jeunes persuadés par leurs pères et mères d'opter pour la formation militaire. S'ils sont là et ne désertent pas les lieux, lui dit-il, c'est pour ne pas décevoir la famille :

Il faut bien me révéla plus tard le Maréchalissime, entretenir la douce utopie de leurs parents. Les dérisoires privilèges dont jouissent leurs rejetons les confortent dans l'idée que leur avenir est assuré. Voyant au soldat à la tête du pays, ces vieux schnocks ont cru judicieux d'obliger leurs enfants à embrasser la carrière militaire⁵⁵

⁵³*Id.*, p.60

⁵⁴Rachid, Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p.62

⁵⁵*Id.*, p.60

L'entêtement des pères à forcer leurs rejetons à faire une carrière militaire reconforte en quelque sorte notre personnage dans sa conviction que l'académie est le chemin le plus sûr menant vers le sommet du pouvoir. Mais pour percer, dans ce milieu, ce n'est pas le désir du père qui importe mais c'est l'ambition de l'engagé qui prime. En parlant de son riche compagnon à sa mère, il laisse entendre que seule la misère est garante de la réussite : *«votre fils se fiche éperdument de cela. Il est jeune, il est beau, il est fortuné, il aime, il est aimé, pourquoi voudriez-vous qu'il fut, en plus, ambitieux ? L'ambition n'est souvent qu'un désir de revanche sur un sort injuste»*⁵⁶. Par ces mots, il décline un trait essentiel de sa maladie en la présentant comme un désir de vengeance sur le sort. En d'autres mots, le protagoniste-narrateur, dans sa réponse à la mère de son ami, laisse comprendre que le virus de l'ambition politique on l'attrape surtout lorsqu'on est issu d'un milieu défavorisé, non pas quand on est fortuné comme l'est son fils. Mais cela n'exclut pas sa présence chez les fortunés comme le soutient Robert Elbaz : *«le mal capital, c'est le mal du pouvoir qui n'est pas limité aux Maréchalissimes ; il s'avère que ce mal est partagé par tout le monde et tout le monde y aspire, incluses les mères qui ont mis au monde les Maréchalissimes»*⁵⁷, à l'image de celles des rejetons de l'Académie.

Mu par ce désir de puissance, il ne tarde pas à afficher des signes révélateurs de son ambition. Deux mois à peine passés, et lors de sa première permission, il alla voir l'officier des Renseignements pour conclure un deal avec lui. Il lui fournira des informations précieuses en contrepartie d'avantages. Notre personnage ne perd pas son temps ; il vise loin puisqu'il négocie tout simplement des faveurs pour obtenir son diplôme :

J'ai travaillé comme un damné tout au long de l'année. Mais j'avais trop de lacunes à combler. Et j'ai encore bien des choses à apprendre. Je risque d'échouer. Tu dois me procurer les sujets des examens. Comme tu le feras aussi l'année prochaine et les deux autres qui suivront. Après cela, tu oublieras les années de mon dossier comme j'effacerai de ma mémoire tout ce qui te concerne⁵⁸

A première vue, l'élève demande trop à l'officier dans la mesure où l'on imagine mal une jeune recrue et issue, de surcroit, d'un milieu défavorisé, oser réclamer une telle faveur. Mais, cela sans compter avec la ruse de notre personnage qui excelle dans l'art de la roublardise. Il le fait parce qu'il a un atout, celui des secrets, des failles de son interlocuteur.

⁵⁶ Rachid Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p.61

⁵⁷ Robert Elbaz, *Op. Cit.*, p.31

⁵⁸ Rachid Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p.62

Par ailleurs, lors de la cérémonie de remise des grades, que le Maréchalissime lui-même préside, l'origine sociale quelconque de notre personnage lui a été d'un secours inespérée. En effet, ce Maréchalissime- à qui échoit le privilège de procéder aux affectations - écarte délibérément les fils des nantis des meilleurs lieux, ainsi que tous ceux qui constitueraient une menace pour son pouvoir. Il le dit au narrateur et révèle, par conséquent, ses choix qui obéissent à des critères purement subjectifs : *«ils vont apprendre à leurs dépens qu'une académie militaire ne se destine pas à former des politiciens. Nous leurs choisirons des lieux de chute qui leur laisseront le loisir de jaser tout leur soul [....]. Je ne veux que des hommes à ma pure obédience»*⁵⁹. Le souci premier du Maréchalissime s'avère donc la préservation de son pouvoir de toute menace éventuelle. Il ne prend que ceux dont il est sûr qu'ils lui seront obéissants. C'est cette logique qui fait que le nom du narrateur a été choisi pour faire partie des affectés à l'Etat-Major. Ainsi, bien que son dossier soit peu convaincant et son cas troublant, notre personnage a eu les faveurs du Maréchalissime :

J'eus le très enviable privilège de voir les augustes mains de Maréchalissime décorer d'étoiles dorées mes épaulettes rouge. Figé au garde-à-vous, le regard perdu, je sentais les yeux insistants de l'excellence scruter mon visage.
- Tu as fait quelle spécialité ? (.....)
L'homme hocha la tête avec componction puis se détourna pour aller rejoindre son fauteuil sous les applaudissements de la tribune.⁶⁰

Ainsi, grâce à ce concours de circonstances, le protagoniste-narrateur se retrouve décoré et voit les cimes du pouvoir à portée de ses épaulettes. Toutefois, dire que cette promotion est seulement le fait du hasard, c'est ignorer tous les stratagèmes qu'il a mis en œuvre afin de parvenir à cette consécration. Celle-ci est plus, le fruit de calculs et de roublardises dignes d'un assoiffé du pouvoir.

II. 3 Les ravages de la tyrannie

Parvenu au palais, l'apprenti-dictateur laisse apparaître sa hideuse face d'homme cruel et impitoyable. Ce qui était latent en lui se révèle au grand jour au point où il est devenu un virus ravageur. Désormais, il ne soucie d'aucune morale et ne s'encombre de rien : *«moi je me contente de gouverner, c'est-à-dire que je me charge de plus triviales besognes»*⁶¹. De ses dires, nous comprenons que l'essentiel pour lui est d'être parvenu au pouvoir et d'y rester.

⁵⁹Rachid Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, pp. 77-78

⁶⁰*Id.*, p.79

⁶¹*Id.*, p.200

C'est surtout ce deuxième objectif qui va le conduire à exercer la violence et commettre des crimes. Il le dit d'une manière légère, sans aucun remord de conscience.

Je me suis contenté d'appliquer les percepts de mon prédécesseur afin de faire régner partout la terreur, j'ai passé mon temps à dégrader ou assassiner tous ceux qui me menaçaient ou me déplaisaient. J'ai gouverné selon mon plaisir, c'est-à-dire sans remords et sans mesure⁶².

Le personnage avoue ici sa transformation en tyran qui sème la terreur et élimine toute personne susceptible de menacer son trône. Il commettait des crimes abjects sans motif valable et surtout sans remords de conscience ou regret. Il devient une machine destructrice qui fauche des vies, un virus qui se propage et fait régner partout la désolation. Il a contracté ce virus ravageur dès qu'il a commis son premier assassinat si l'on suit les propos du premier Maréchalisme : «*Sache qu'au moment d'appuyer sur la détente que tu brandis, tu l'auras contracté sans merci*»⁶³. Même si son prédécesseur l'a averti, le protagoniste-narrateur n'a pas cherché à éviter cette maladie contagieuse qui s'appelle le pouvoir. Aveuglé par son désir de vengeance sur le sort, il se transforme délibérément en criminel, en agent pathogène portant atteinte à sa conscience et à la vie des autres. Par la bouche même de son prédécesseur, il va apprendre que le pouvoir n'est qu'un monde qui procure mal et ennui.

Il faut que tu saches qu'il n'y a rien de plus immonde que le pouvoir. C'est la perversité absolue, le mal intégral, la vilénie pure, l'horreur au quotidien, la pire des calamités, c'est inimaginable. Il faut plonger ses mains dans la merde pour avoir une idée de ce qu'on ressent. Le pouvoir vois-tu, est cette part chthonienne de chacun de nous, tapie au plus secret de nos entrailles, qui jamais ne s'endort et toujours nous lancine.⁶⁴

Cependant, malgré cet avertissement du Maréchalissime, notre personnage s'entête sur la voie du pouvoir. Il est clair que la passion du pouvoir est irrépressible au point où le narrateur-protagoniste ne s'est jamais rétracté malgré toutes ces mises en garde. Mais cette terrible maladie possède-t-elle son remède ? Le protagoniste-narrateur semble répondre par l'affirmatif en misant sur le pouvoir de la passion amoureuse.

⁶²Rachid Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p.321

⁶³*Id.*, p.157

⁶⁴*Id.*, p.134

Chapitre 3 : L'amour comme remède à la tyrannie

Assurant jusqu'au bout son rôle d'analyste, l'auteur ne se contente pas de faire le bilan clinique de ce mal dont souffre son personnage et qui ravage son entourage, il en suggère aussi l'antidote. Cette suggestion se lit particulièrement à travers les passages évoquant la passion amoureuse du héros. En effet, dans de nombreux fragments, ce dernier laisse entendre l'effet qu'exerce sur lui l'amour qu'il voue à une femme. Il en parle comme d'un remède à la passion du pouvoir qui a fait de lui, nous l'avons vu, un tyran sanguinaire. Dès lors, il nous invite à nous interroger sur la réalité de ce traitement, sur son efficacité à effacer les séquelles laissées par la maladie du pouvoir chez notre personnage. En d'autres termes, il s'agira de voir à quel point la passion amoureuse constitue une solution curative pour «la pathologie» de la dictature. Dans cette optique nous parlerons, suivant les propos-aveux du narrateur, des trois principales étapes de cette «cure sentimentale» : le coup de foudre, les effets de l'absence et l'impact de l'amour retrouvé.

III. 1 La naissance d'une contre-passion

Au moment où notre personnage continue son ascension vers les cimes de l'Etat en abusant de son pouvoir de chef, un événement inattendu survint et bouleversa sa vie, chamboula ses calculs et apaisa sa paranoïa de tyran. Il s'agit de la rencontre par ce dernier d'une charmante femme, dans un hôtel situé au bord de mer. Pour voir comment celle-ci constitue le point de départ d'une passion qui détournera le narrateur de son obsession du pouvoir, il importe d'analyser ici la naissance d'une autre passion, voire d'une contre-passion. Dans cette perspective, il convient d'examiner en particulier le cadre féérique où cette rencontre a eu lieu, l'être idyllique qui a séduit le narrateur dès le premier regard et enfin les gestes magnétiques de cette femme.

En effet, en quête de repos et de sérénité qui lui permettraient de bien réfléchir à la proposition du Maréchalissime qui veut le nommer responsable de la Sécurité de l'Etat, le personnage-narrateur opte pour un hôtel d'une paisible ville côtière. Ce choix a été fait après une longue errance puisque, avant de choisir, il a dû errer sur les routes et traverser plusieurs villes à la quête d'un endroit calme et apaisant, un lieu loin du bruit et des manigances du palais. Sur son chemin, il évite les gens pour mieux communier avec son for intérieur jusqu'au moment où il découvre un cadre féérique.

J'eus l'impression de sortir soudain d'un tunnel où régnaient l'obscurité et la tourmente pour offrir mon visage à la brise marine. Je découvrais avec étonnement que le monde n'était pas limité par l'enceinte du Palais, que des milliers de gens

vivaient loin de là, sans se préoccuper de ce qui pouvait se tramer dans le Haut-Lieu. Ils n'en connaissaient ni les ors ni les ombres, ni les fastes ni les intrigues, et pouvaient cependant rire et aimer, pleurer et mourir».⁶⁵

De cette description, apparaît déjà l'effet de ce cadre sur notre personnage qui renoue le contact avec le réel dont il est coupé depuis sa contamination par la maladie du pouvoir. Il en parle en des termes clairs, ceux de l'étonnement et de la découverte. Donc ce cadre lui a permis d'ouvrir les lieux sur ce monde qu'il ignore et dont il est issu pourtant avant d'être aveuglé par la passion du pouvoir.

L'influence du protagoniste-narrateur par la beauté de ce lieu ne se limite pas à cette découverte, elle s'étend sur sa psychologie qui s'impactera à la vue de la beauté naturelle des lieux. «*Non loin de là, une pimpante auberge, située dans un rocher, toute blanche avec des volets verts, habillée de charmillie, semblait échappée d'un de mes rêves, d'un repos et de verdure*»⁶⁶. De ce propos, il s'avère que cet endroit choisi au hasard, après sa soudaine découverte, est un excellent site, un lieu idéal pour notre personnage qui cherche à s'éloigner du brouhaha, à s'évader et s'isoler. C'est un cadre agréable qui semble inviter le visiteur à profiter de son temps pour passer de merveilleux moments, à l'image du narrateur qui cherche avant tout un lieu calme : «*Moi, je suis venu ici dans l'espoir de trouver en ce lieu ignoré le calme nécessaire à mes ultimes moments de concentration. Le patron de l'auberge est un lointain parent qui a bien voulu m'héberger pendant une quinzaine de jours. Mais il fait trop beau, et la mer est plus que tentante, je n'ai pas beaucoup avancé*»⁶⁷.

Par ailleurs, si ce paisible endroit n'a pas permis à notre héros de bien réfléchir à la proposition du Maréchalissime, il lui a été tout de même bénéfique dans la mesure où la beauté des paysages l'a enchanté. Plus encore, ce lieu lui a donné l'occasion de rencontrer une femme singulière. Il s'agit d'une belle fille, étudiante en architecture qui réunit, selon la description du narrateur, tous les traits de la beauté féminine. Resplendissante et ravissante, elle est décrite comme un être féérique aux yeux pétillants et au corps parfait. D'une abondante élégance toute féminine, elle exerça d'emblée son charme sur le narrateur. Fasciné et ébloui par les attraits singuliers de cet être féérique, celui-ci ne lésine pas sur les mots pour en faire un portrait :

Je me mets à la détailler. Elle avait tout l'air d'une poule de luxe, ses habits venaient d'un grand tailleur. Maquillée à outrance. Un crayon trop gras avait rendu immense des yeux déjà bien grands. Une profusion de mascara alourdissait ses cils, la poudre

⁶⁵Rachid Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, pp.114-115

⁶⁶*Id.*, p.115

⁶⁷*Id.*, p.120

du riz affadissait des joues dont le diaphane aurait sans doute gagné à rester naturel.
Le teint de ses paupières rimait subitement avec la couleur de ses boucles d'oreille.
Le minutieux tracé de rouge à lèvres tentait de diminuer la dimension de la bouche,
ses cheveux tirés en arrière mettaient en valeur de ravissantes pommettes.

En s'attardant ainsi sur le visage de cette femme, notre personnage laisse entendre qu'il a succombé à son charme. Ainsi, si ce portrait n'est pas révélateur encore du coup de foudre, il témoigne tout de même de l'intérêt qu'il commence à manifester envers cet être féérique. En s'attardant sur tous ces détails, il laisse entendre que cette femme l'attire.

En outre, cette dernière possède un autre atout qui a précipité le personnage-narrateur dans les filets de la passion amoureuse. Selon ses dires, il a été charmé par le magnétisme du langage corporel de cette femme envoûtante. Celle-ci, consciente de son impact sur le cœur de son vis-à-vis, lançait des regards charmeurs en sa direction, des regards qui ont fini par allumer les feux de l'amour en lui. Elle achève sa stratégie par un ultime regard : «*Elle se leva enfin pour rejoindre sa chambre après m'avoir adressé un dernier regard*»⁶⁸. De plus, persuadée sans doute de l'efficacité du sourire, elle lui sourit souvent comme pour augmenter son emprise sur ses sentiments : «*Le soir à mon entrée au restaurant, elle me gratifia d'un sourire encore plus épanouie. J'allais après une inclination de tête, regagner mon coin de la veille, lorsqu'elle me lança : voulez-vous asseoir à ma table ?*»⁶⁹. Le narrateur, de son côté, ne peut pas en être insensible car «*dans ces sourires se manifeste une sorte de séduction (...) parce que selon la formule de Sarah Kofman, «toute perception est préinvestie par le désir*»⁷⁰. En clair, tous ces expressions corporelles visent à séduire davantage notre protagoniste qui succombe graduellement aux assauts de ce langage corporel qui mêle l'élégance au sensuel.

Tous ces gestes ont fini par attirer le narrateur dans les filets de l'amour, lui qui a été sevré d'affection dès sa tendre enfance. Cet envoûtement s'explique par la faiblesse psychologique de notre personnage qui, en son for intérieur, verra en cette femme l'incarnation des «*trois inévitables relations de l'homme à la femme : la génitrice, la compagne et la destructrice (...)*»⁷¹. En d'autres termes, elle comblerait la frustration de notre personnage privé de tendresse depuis sa naissance. Cela se vérifie dès lors que la tendresse qu'elle lui a procuré ne tardera pas à donner ses fruits puisque notre héros découvre un nouveau sentiment : la joie.

⁶⁸Rachid Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p. 118

⁶⁹*Id.*, p.120

⁷⁰J. Bellemin-Noël, *Littérature et psychanalyse*, Paris, PUF, 2002, p.125

⁷¹J. Bellemin-Noël, *Op. Cit.*, p.101

Grâce aux effets de l'amour naissant, il goûte enfin à la gaieté qu'il n'a jamais connue de sa vie, il oublie son enfance cahoteuse et son passé cruel au sein de l'armée :

Nous passâmes une semaine ensemble. Je vivais dans un état second, je me sentais comme réinventé, ayant tout oublié de mon passé : mon enfance d'orphelin itinérant, mes dures années de caserne, mon passage à l'académie, et surtout le palais et sa faune grotesque : le Maréchalissime et ses intrigues⁷²

Cette évocation des moments qu'il a passés en compagnie de cette femme ne laisse aucune ombre de doute qu'il s'agit là d'un coup de foudre. C'est la naissance d'une passion amoureuse aux effets thérapeutiques puisque ce personnage est parvenu à effacer tout ce qui a trait au palais et ses tracasseries. Il ne veut plus se remémorer son passé calamiteux, seul importe pour lui le bonheur du présent et tout ce plaisir que ces moments lui procurent. C'est un état de béatitude, un état autre qui mérite d'être éternisé d'où l'empressement du narrateur à se débarrasser de tout ce qui est susceptible de lui rappeler son vécu d'avant : *«J'avais un revolver dans ma valise. Je le cachais dans la malle de la voiture, me débarrasser ainsi du dernier vestige qui pouvait me rattacher au monde auquel j'appartenais»*⁷³.

En somme, les descriptions liées à cette rencontre donnent à lire à la fois les ingrédients d'une romance et cette même idylle qu'a vécue le narrateur l'espace d'une semaine. Cette période semble suffisante pour qu'il découvre le remède au mal qui le ronge : l'obsession du pouvoir. Ses propos en ce sens s'apparentent à un compte rendu des effets miraculeux de ce traitement qui adoucit et humanise tout être endurci par les aléas de la vie et les folies du pouvoir. En effet, par son charme et sa tendresse, cette femme a réussi à le combler d'affection et à compenser, par conséquent, l'énorme déficit qu'il a accumulé en la matière. En quelques mots, il découvre en lui la sensibilité et l'amour propre à l'homme ordinaire, il goûte à la joie de la passion amoureuse au point d'oublier le lot de ses souffrances passées. Il insinue, par là que l'amour heureux est plus qu'un sédatif, il transforme radicalement l'amoureux ; il fait des miracles puisqu'il fait de l'individu acariâtre un être gentil et aimable. Cela se vérifie chez le protagoniste-narrateur qui soigne désormais son image et fait attention à son comportement en public : *«Je pris ainsi l'habitude de l'attendre chaque matin et je m'aperçus que ces quelques instants d'extase égayaient toute ma journée. Je me surpris à répondre aux saluts du personnel, à me montrer affable avec des ambassadeurs de pays qui ni me fournissaient en*

⁷²Rachid Mimouni, *Une peine à vivre*, Op. Cit., p. 121

⁷³*Id.*, pp. 121-122

armes ni ne m'achetaient du pétrole»⁷⁴. Le narrateur avoue ici le résultat de cette première cure sentimentale. Grâce aux effets de la passion amoureuse, il devient plus affable envers ses convives. Il est surpris du changement qu'à produit en lui cette femme. Puisque, comme le montre l'analyse précédente, ce personnage rêche et imprévisible auparavant est désormais humain et se comporte avec politesse et délicatesse.

En outre, sous l'effet de cette passion, le protagoniste tente de redorer son blason afin d'attirer cette femme et la séduire. Il adopte une allure distinguée et cherche à se différencier des autres en y mettant sa touche personnelle. Cela est motivé par le désir de se faire une autre image à même de plaire à sa bien-aimée au moment où elle reviendrait. Dans cette optique, ses subordonnés rivalisent en zèle pour le conseiller de la meilleure conduite à adopter :

Des personnages plus qu'important m'assillèrent pour débattre sans me consulter de la taille adéquate de ma moustache, de la coupe idoine de mes cheveux, de la hauteur précise des talons de mes souliers, de la nature des bagues qui devaient orner mes doigts et même de la longueur de la ceinture qui devait contenir ma bedaine. On convoqua un dentiste qui d'autorité projeta de rectifier mes incisives. L'opticien m'affubla de lunettes en dépit de mon excellente vue»⁷⁵

Ce passage montre tout le zèle que déploie les affidés du narrateur pour le conseiller dans sa stratégie de plaire à sa bien-aimée absente. Ils lui prodiguent des leçons d'esthétique du corps comme de l'esprit. En d'autres termes, ils s'efforcent de lui apprendre à devenir humain, lui qui a été déshumanisé par la volonté de puissance. Ils lui dictent les bonnes manières qui font partie du savoir vivre pour la reconquérir.

III. 2 L'effet de l'absence

Devenu amoureux, ce dernier ne pense désormais qu'à sa bien-aimée. La preuve en est tous ces scénarios qu'il invente sous le poids du doute qui le tourmente sur le devenir de cette femme avec laquelle il a partagé d'inoubliables moments. Désormais, son plus grand souci est de la revoir, de la retrouver. Il ne pense qu'à elle ; il ne cherche plus à être avec d'autres filles malgré qu'on ne cesse guère de lui présenter des filles aussi belles qu'attirantes. Cela n'a plus d'effets sur lui, il n'éprouve aucun plaisir à leurs égards, quelque soit la beauté de la femme qu'on lui ramène :

⁷⁴Rachid Mimouni, *Une peine à vivre*, Op. Cit., p.135

⁷⁵*Id.*, p. 172

Cette donzelle est vraiment stupide, il est vrai que je l'ai choisi trop belle parce qu'il lui arrive de partager mon lit, elle prétend aussi partager ma vie. Elle veut se tenir au courant des affaires, me conseiller et parfois peser sur mes décisions. Elle se prend pour une grande dame depuis qu'elle s'habille chez un grand couturier. Elle ne s'est pas rendu compte que ces rondeurs m'attiraient de moins en moi. [...]. Je me lasse vite, et c'est le plus grave danger que court une femme avec moi. Ses aires n'ont chance d'être entendues.⁷⁶

De ce passage, transparait les premiers signes de l'amoureux qui n'éprouve de plaisir qu'avec la femme qu'il aime. La belle femme qu'il a lui-même choisie pour combler le grand vide laissé par sa bien-aimée ne l'attire plus. Cela s'apparente à un autre choc, à un stress, en tant que «*réaction biologique, physiologique et psychologique immédiate d'alarme, de mobilisation et de défense de l'individu (...) à une agression, une menace ou une situation inopinée*»⁷⁷. S'il ne témoigne aucune affection à cette belle femme avec laquelle il partage pourtant le lit, c'est que son esprit est obsédé par la mémoire de l'absente.

Obnubilé par cette dernière, il ne cesse de voir son comportement perturbé par l'effet de cette absence. Plus son angoisse d'attendre son hypothétique retour s'accroît, son sommeil se retrouve de plus en plus agité. Son sommeil est perturbé chaque soir sous les assauts des fantasmes qui hantent désormais ses nuits : «*cela ne fut plus possible après que j'eus rejoint mon lit, mes fantasmes les plus fous profitèrent de mon sommeil pour assaillir mon esprit*»⁷⁸. Ce passage témoigne de l'amour qu'il voue à sa dulcinée et confirme surtout que le désir naît du manque, de l'absence de l'être cher. Ce manque, cette absence est à l'origine de tous les fantasmes, de tous les imaginaires chez notre personnage. C'est un véritable traumatisme du fait qu'il laisse voir tous les symptômes comme à toute névrose comme l'asthénie⁷⁹ et l'anxiété.⁸⁰

Cette perturbation du comportement s'accompagne même du syndrome répétitif et pousse notre personnage à mobiliser tout ses affidés à la chercher en leur intimant l'ordre de la retrouver quelle que soit la manière à suivre et quel que soit le moyen à utiliser :

Tu va aller dans cette administration et me dénicher, parmi les pléthores de vauriens qui la peuplent, l'homme qui sait tout et fait tout là-bas. Il ne peut s'agir du ministre,

⁷⁶ Une peine à vivre, *Op. Cit.*, p.135

⁷⁷ Louis Grocq, *Op. Cit.*, p.18

⁷⁸ Une peine à vivre, *Op. Cit.*, p.230

⁷⁹ On définit l'asthénie comme «*État de faiblesse générale caractérisé par une diminution du pouvoir fonctionnel de l'organisme, non consécutive au travail ou à l'effort et ne disparaissant pas avec le repos*» ; URL : <http://www.larousse.fr/encyclopedie/medical/asthénie>, consulté le 03/06/2017

⁸⁰ « *Trouble émotionnel se traduisant par un sentiment indéfinissable d'insécurité »* ; url : <http://www.larousse.fr/encyclopedie/médical/anxiété>, consulté le 03/06/2017

encore moindre sa flopé d'ignares directeurs.il te faudra descendre beaucoup plus bas dans la hiérarchie. Je compte sur tes trésors de malices pour y parvenir, car cela doit rester secret (.....).

-Existe-t-il des instituts d'architecture dans vos universités ?

- où se trouve-t-il ?

-ici même dans la capitale.

-vous allez me faire parvenir dans les meilleurs délais les dossiers de toutes les étudiantes qui s'y sont inscrites depuis sa création.

-les étudiantes seulement ?

-oui. Et n'oubliez pas les photos.⁸¹

Ce passage rend compte de ce changement radical chez le protagoniste-narrateur qui se trouve désormais obsédé par les traces d'une femme. Au lieu de chercher à préserver son pouvoir, il cherche à retrouver cette fille qui peuple ses nuits et perturbe ses journées. Ce comportement est symptomatique d'une névrose obsessionnelle qui se manifeste chez un individu psychologiquement perturbé.

L'ayant quitté sans donner aucun signe de vie, la femme désirée a accentué la passion du narrateur et son angoisse avec. Il dilapide son argent et son temps à attendre des nouvelles de ses affidés qu'il a envoyés un peu partout à sa recherche. Il avoue que son humeur s'empire à mesure que s'écoulent les jours. Son anxiété s'amplifie confirmant alors l'adage disant : «l'obsession amoureuse est l'enfer de tous les hommes». Ayant pour unique souci de retrouver sa bien-aimée, le protagoniste ne s'inquiète plus ni du Palais, ni de son travail et ni même de son statut.Il commence même à s'ennuyer du pouvoir qu'il détient et délaisse ses responsabilités de premier chef comme l'avoue dans ce qui suit :

Mes promenades solitaires dans les parcs, se firent plus fréquentes et les plus longues. Je répugnais à rejoindre mon bureau, alors qu'auparavant,j'y entrais en me frottant les mains,impatient de commencer à expédier à ma brutale habitude toutes les affaires qu'on venait me soumettre. Je devenais indécis et laissais les dossiers s'accumuler.Je rechignais à réunir le Conseil des ministres. Les comptes rendus qu'on me faisait m'ennuyaient. Il m'arrivait de me lever soudain, au milieu d'un exposé,et de quitter la salle sans prononcer un seul mot.⁸²

Cet ennui qu'éprouve le narrateur dans l'exercice de son pouvoir est révélateur des effets de la passion amoureuse qui commence à prendre le dessus sur la passion du pouvoir politique.

III. 3 L'amour retrouvé

Après une longue recherche effectuée avec l'aide de ses affidés, le Maréchalissime parvient à retrouver sa bien-aimée. Cela a fait renaître en lui la sensation du plaisir dès qu'il l'a revue de

⁸¹Rachid Mimouni,*Une peine à vivre*, Op. Cit., p.223

⁸²*Id.*, p.192

nouveau. Submergé d'amour, par le bonheur de ces retrouvailles, le Maréchalissime livre l'image d'un amant fasciné de revoir son amante, d'un amoureux qui retrouve enfin le répit et le sommeil :

Mes insomnies cessèrent subitement le jour de son arrivée. Je n'eus plus besoin de recourir à l'alcool pour m'endormir. Dès que je me glissais dans mon lit, je sentais mon corps las saisi d'une euphorie annonciatrice d'un sommeil sans péripéties. Une bienfaisante lave intérieure me purgeait de tous mes soucis et mes paupières se fermaient sur un visage qui me souriait⁸³

Ce passage illustre l'apaisement qui s'est produit dans le cœur du narrateur au point où de pouvoir dormir sans recourir aux lénifiants. La présence de sa bien-aimée lui permet de jouir d'un sommeil paisible sans cauchemars et sans insomnies. Il témoigne ainsi encore une fois du pouvoir de la passion qui fait oublier toutes les angoisses dès que l'être aimé à côté de soi.

En clair, l'amour retrouvé ou la présence de l'être aimé est l'autre versant du pouvoir de l'amour ; C'est ce que laisse entendre ce récit qui confirme l'adage disant que l'amour chez l'homme est souvent aveugle sa passion. Cela se vérifie chez le personnage qui perd sa clairvoyance et perd la raison au point de ne pas voir, ou de refuser de voir les défauts physiques de sa compagne : *«en dépit de sabouche grande ouverte et de ses yeux aussi écarquillés que ceux d'un poisson, elle m'apparut plus belle que jamais»*⁸⁴. Voir et ne pas voir en même temps la laideur de sa bien-aimée est un signe d'une passion aveugle qui rappelle les mots d'un René Descartes : *«l'amour est une passion qui peut naître en nous sans que nous apercevions en aucune manière si l'objet qui en est la cause est bon ou mauvais»*⁸⁵.

L'effet de l'amour retrouvé ne va pas s'arrêter là, il est à l'origine de tout un autre traumatisme et, par conséquent, d'un changement dans le comportement du protagoniste-narrateur. Ce dernier, soucieux de satisfaire à chaque fois sa bien-aimée, multiplie les gestes et les présents dans l'espoir de l'égayer : il commence par lui réserver un accueil de luxe au moment de son retour arrivé : *«Demain nous recevons le plus attendu, le plus désiré et le plus adulé des hôtes. Tu dois tout mettre en œuvre pour l'accueillir dignement»*⁸⁶. Flatté par cet

⁸³ Rachid Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p. 257

⁸⁴ *Id.*, p.270

⁸⁵ "les songes d'une nuit", url://<http://lessongesdunenuit.hautetfort.com/tag/descartes+schopenhauer>, consulté le 01/06/2017

⁸⁶ *Id.*, p. 243

événement si particulier pour lui, le Maréchalissime accueille sa bien-aimée dans le faste allant jusqu'à décréter ce jour mémorable «*fête nationale, chômée et payé pour tous*»⁸⁷. L'amour aveugle qu'il voue à cette femme le conduit également à favoriser les études en architecture et à offrir des bourses aux étudiants de cette branche, en dépit de choses plus prioritaires : «*Tu tripleras la bourse des étudiants en architecture. Je souhaite que nos meilleures intelligences se consacrent à cette discipline. Qu'on me soumette les plus audacieux projets d'œuvre d'art, je les financerai aveuglément.*»⁸⁸.

Profondément amoureux, il est maintenant capable de tout, contre toute morale et code de conduite, seul le plaisir qu'il procurerait à sa bien-aimée compte. Il cherche à la satisfaire par tous les moyens comme s'il s'excusait de l'avoir quitté l'autre fois à l'hôtel : «*J'avais gardé le souvenir d'une femme qui, apprenant que je devais la quitter, se ruait sur moi pour marteler de ses poings ma poitrine, refusant de m'écouter et refusant de comprendre. Elle me suppliait de ne pas l'abandonner, de lui accorder encore quelque jour, quelque heure. Elle me secouait en sanglotant.*»⁸⁹ Cela démontre encore le pouvoir de cette passion qui fait naître le regret chez le narrateur, celui d'avoir laissé tomber une telle fille qui lui a fait découvrir la joie de vivre, celle qui l'a initié à un noble sentiment qu'il n'a jamais connu : l'amour.

Par ailleurs, les vertus thérapeutiques de la passion amoureuse vont se révéler avec l'impact considérable sur la psychologie du narrateur. Dans le cœur de ce dernier, les graines de la méchanceté et de la férocité commencent à se faner pour laisser éclore la douceur. Il devient alors moins fâcheux, délaisse peu à peu son caractère tyrannique, favorise de plus en plus la liberté et la paix. Il commence à aimer la nature, s'intéresse à la culture et aux loisirs, en bref, il apprécie tout ce que sa bien-aimée aime : «*Mais pas la bande qui a saccagé les fleurs des jardins publics. Je ne supporte pas qu'on s'attaque aux fleurs. Tu élargiras systématiquement tous les architectes, même s'ils se sont rendus coupables de délits d'opinion*»⁹⁰.

Cependant, en dépit de tous les efforts fournis pour la satisfaire, sa dulcinée reste indifférente aux attentions que le narrateur lui porte. Plus, elle prend ses distances, s'éloigne et se fait mystérieuse ; elle ne se laisse pas approcher, se renferme sur elle-même et reste dans son coin. En évoquant ce comportement mystérieux de cette femme, le protagoniste-narrateur laisse entendre qu'il s'agit là d'une stratégie qui vise à accentuer l'impact sur le cœur du

⁸⁷Rachid Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p.250

⁸⁸*Id.*, p.247

⁸⁹*Id.*, p. 272

⁹⁰*Id.*, p.246

Maréchalissime. Donc, sans dire un mot, elle use de cet éloignement comme d'une arme fatale pour envoûter davantage ce dernier. Mais, contrairement à elle, le Maréchalissime ne cesse de la désirer et «brûle» de la revoir et s'inquiète des raisons de son absence. Puis, poussé par sa passion obsédante et son impatience, il décide d'aller la voir dans sa chambre, mais une fois au seuil de sa demeure, il tremble d'émotions et ne parvient pas à comprendre tout ce désarroi.

Incapable d'affronter une femme, c'est la situation où s'est retrouvé le puissant Maréchalissime. Il est désarmé face à la puissance de ses propres sentiments envers une femme. Cette dernière, quant à elle, furieuse face à lui, refuse de le reconnaître comme si elle ne le connaissait point :

C'est moi répétai-je stupidement.

- Elle aurait crié si elle n'en avait deviné l'inutilité. Elle respirait furieusement, comme une gazelle longtemps poursuivie dans les sables et qui s'affale soudain, haletante, à porté de fusil.

J'avancais d'un pas

-tu te souviens de moi, n'est-ce pas ?

Farouche dénégation de la tête.

-j'ai peut-être vieilli. Ma taille a un peu forci, j'ai aussi des moustaches. Mais c'est bien moi.

-Non, elle, plaquant la main sur sa bouche.

Je me fis l'effet d'un satyre. Je me figeai, puis après une seconde d'hésitation, lui tournais le dos et sortis

Désespéré, il quitte sa chambre, mais toujours avec la forte envie de la revoir. Le lendemain, il la revoit mais il persiste à l'ignorer, à lui accorder de l'importance et dédaigne de lui répondre. Elle se montre indifférente, placide et ignorante du moindre souvenir les concernant. Elle se contentait de le questionner sur la raison de sa présence au sein de ce lieu où elle est otage et refuse définitivement de céder à son vœu, elle le rejette en affirmant que sa présence ne lui procure qu'horreur et terreur. « *Allez-vous-en. je ne peux pas supporter votre présence. Vous me faites horreur.*⁹¹ »

Afin de la rendre à son évidence, il se met à l'implorer, à lui suggérer de tout ce que une femme peut jouir « *J'avais commencé par lui assurer qu'elle deviendrait la reine exigeante et adulée de ce pays, soir et matin vénérée, plus souvent que le soleil, et, plus fort que la foudre, que son nom serait introduit dans le texte des prières de serment de tous les présidents de la république à venir. Elle resta indifférente.*⁹² » La fille reste blasée face à la proposition

⁹¹Rachid Mimouni, *Une peine à vivre*, Op. Cit., p.272

⁹²*Id.*, p.273

alléchante du narrateur qui peut faire d'elle une reine, une femme d'une puissance et d'une réputation démesurées. Elle reste insensible à toutes les offres, y compris celle de gérer le Palais, mais il s'entête dans son refus : « *je lui avais promis qu'elle pourrait régenter le palais à sa guise, décider de tout, régir le personnel, ordonner ou annuler les réceptions, changer les dates des fêtes (...). Elle n'en avait cure* »⁹³. Elle insiste et persiste sur son refus, malgré toutes ces propositions/

Intrigué par cette insistance de sa dénégation et de son reniement, il ne trouve aucune réponse jusqu'au jour où le journal intime tomba entre ses mains. Il y trouve inscrits les souvenirs, les vœux de cette femme et tout ce qu'il lui a causé. En lisant ces confessions, il réalise qu'elle n'aime pas les gens du palais qu'elle trouve ridicules, égoïstes et soucieux que de leurs privilèges. Ils ne s'inquiètent point de la souffrance ou de la misère des autres, elle les décrit en de termes dévalorisants :

Je me rendis bien compte que ces hommes qui se succèdent au palais nous ridiculisent aux yeux de l'opinion mondiale. Ils ne se préoccupaient que des intrigues qui menaçaient leur pouvoir et n'hésitent pas à emprisonner, torturer et tuer tous ceux qui entravaient leurs chemins. Ils ignoraient tout ce qui se passait à vingt mètres du palais et restaient indifférents à la misère du peuple. Comment les étrangers pourraient-ils prendre au sérieux leurs déclarations de matamores imprudents ? l'homme que j'avais connu correspondait à ce profil⁹⁴

En achevant la lecture de son écrit, le Maréchalissime finit par comprendre la position de cette femme. Il comprit que cette fille adopte une dimension humaniste puisque elle dénigre le fascisme dont elle a horreur d'un tel pouvoir qu'incarne justement le narrateur lui-même. De ce fait, il ne trouve plus le goût de continuer sa mission, il décide plutôt de délaisser le pouvoir et suivre le choix de cœur puisque il voit désormais l'inutilité de toute une force qui se conjugue à une faiblesse puisqu'elle ne lui permet même pas de réaliser ses vœux chers et de répondre à ses désirs. Il est temps, pour lui, de choisir entre le pouvoir et l'amour. La décision est prise, il choisit l'amour, regrette alors sa position et découvre que son autorité n'est qu'illusion. Il prend alors l'ultime décision, celle d'abandonner le pouvoir : « *ça ne m'intéresse pas. Je démissionne* »⁹⁵. C'est là la décision finale, il cède le pouvoir à la femme

⁹³ Rachid Mimouni, *Une peine à vivre, Op. Cit.*, p.274

⁹⁴ Id., p.304

⁹⁵ Id., p.309

qu'il aime : *«c'est mon discours d'adieu, lui précisai-je. J'abandonne le pouvoir pour toi»*⁹⁶.

Pour conclure, nous pouvons dire que ce personnage amoureux prend le chemin d'une pente déclinante. Après avoir été guidé par sa passion politique, par son statut de tyran, il se laisse mener par les raisons du cœur. Il délaisse désormais son pouvoir tyrannique et n'écoute que la voix du cœur. C'est par cette symbolique que Mimouni suggère de lutter contre la tyrannie qui, à croire ce récit, n'est qu'une pathologie psychique née avec le désir de revanche sur le sort.

⁹⁶ Id., p.325

Conclusion

Au terme de cette analyse, nous pouvons dire qu'*Une peine à vivre* est une œuvre qui traite de la dictature comme d'une pathologie mentale. Elle l'évoque à travers le parcours d'un protagoniste-narrateur qui éprouve le besoin «*de verbaliser son expérience traumatique et de le faire devant un interlocuteur disposé à cette écoute et capable d'apprécier la fonction de cette énonciation*»⁹⁷. Dans son récit, ce personnage revient sur les circonstances qui ont marqué son enfance au point de chercher à se venger de ce terrible sort en s'engageant dans

⁹⁷ Louis, Grocq, *Op. Cit.*, p.196

l'armée jusqu'à atteindre les cimes du pouvoir avant que le pouvoir de la passion ait raison de la passion du pouvoir. Il y revient sur son ambition de réaliser un vœu, celui de gravir les échelons et d'atteindre enfin le Palais, le sommet de la hiérarchie.

D'abord, suivant cette vision nous avons vu dans un premier temps comment cette tyrannie prend racine dans une enfance cahoteuse vu les séquelles laissées par un vécu des plus précaires. L'analyse en ce sens a révélé que l'évolution du narrateur-protagoniste s'apparente à une succession de microagressions que certains psychanalystes qualifient de traumatismes cumulatifs. Au fil du temps, la dureté de la vie et le manque d'affection vont conduire ce personnage à perdre son humanité, sinon à ne plus croire en les valeurs qui fondent cette dernière. Son éducation s'avère un échec qui aura sans doute des conséquences sur son vécu d'adulte. La psychanalyse nous enseigne en ce sens que «*Le petit humain naît prématuré, il faut s'occuper de lui une douzaine d'année avant qu'il devienne autarcique (...) puisque tout se joue entre chaque enfant et ses parents*»⁹⁸. Plus grave encore, les milieux social et professionnel où évoluera par la suite, notre personnage ne feront qu'aggraver son trauma.

Ensuite, dans un deuxième temps, nous avons mis en évidence les actes symptomatiques de la tyrannie de ce personnage qui sont en quelque sorte la conséquence de ce vécu chaotique. Chemin faisant, nous avons retracé l'évolution de ce mal «incurable et contagieux» que représente la dictature. S'apparentant au vécu post-traumatique, cette période de la vie du personnage se caractérise par une altération profonde de sa personnalité puisqu'il devient, au fil de son ascension vers les cimes du pouvoir, un tyran violent, sanguinaire et impitoyable. Cette évolution, comme nous l'avons vu, est passée d'abord par une période de latence durant laquelle le virus du pouvoir y était en gestation ; elle est suivie par une étape où les manifestations de cette pathologie sont de plus en plus visibles à mesure que ce protagoniste gravit les échelons ; enfin, ce mal atteint son paroxysme, son point de non retour conduisant directement le patient à sa propre mort après avoir fait des ravages par sa violence tyrannique.

Enfin, nous nous sommes intéressées à ce que l'on peut qualifier, suivant la psychanalyse, d'étape de la résilience, celle où la personne traumatisée se remarque par sa faculté de « rebondir » après avoir subi un traumatisme psychique. En d'autres termes il a été question du remède que propose le narrateur à cette pathologie par le biais de son personnage qui a été « ré-humanisé » par la cure sentimentale. En s'attardant sur ce traitement par l'amour,

⁹⁸ Jean, Bellemin-Noël, *Op. Cit.*, p.87

l'écrivain semble dire que seul le pouvoir de la passion amoureuse est capable d'arrêter la passion du pouvoir. Dans cette optique, nous avons vu que la femme aimée passionnément détourne l'attention du tyran de sa première passion, soit par sa présence, soit par son absence. Elle est d'une efficacité certaine dans la mesure où elle a triomphé, ici, de la tyrannie.

Pour conclure, qu'*Une peine à vivre* est le récit d'un déséquilibre psychique dû à une maladie engendrée par une première obsession, celle du pouvoir, qui finit par être rétabli par une autre obsession, celle de la passion amoureuse. L'analyse de ce récit, qui entremêle à la fois la souffrance psychique et la course au pouvoir, nous a permis de comprendre les raisons qui peuvent engendrer une dictature féroce, particulièrement le poids du vécu dans la précarité qui conduit souvent au sentiment de vengeance sur la cruauté du sort. En soulignant un tel lien, ce roman suggère de voir cette tyrannie comme une pathologie psychique qui s'explique par une origine, se manifeste à travers des actes symptomatiques et se soigne par l'amour. En retraçant ce regard clinique que Mimouni a porté sur ce mal politique, nous pensons avoir apporté une modeste contribution à une meilleure réception de l'œuvre mimounienne qui n'est pas seulement contestataire, mais aussi profondément analytique. Cependant, cette étude n'est qu'une ébauche qui nécessite d'être approfondie en mobilisant d'autres savoirs théoriques dans une approche pluridisciplinaire à même de mieux saisir l'articulation des deux dimensions les plus visibles dans ce roman : la contestation et l'analyse.

Bibliographie

I. Œuvres de Mimouni

a) Corpus d'étude

- Rachid Mimouni, *Une peine à vivre*[1991], Alger, Sédia, 2003

b) autres œuvres

- Rachid Mimouni, *Tombéza [1984]*, Alger, Sédia, 2001

II. Etudes sur Mimouni

a) œuvres

- Robert Elbaz, *Pour une littérature de l'impossible : Rachid Mimouni*, Paris, Publisud, 2003

b) mémoires et thèses

- Fouzia Bendjelid « *l'écriture de la rupture dans l'œuvre romanesque de Rachid Mimouni* » [thèse en ligne] soutenu en 2006, ([url:http://insaniyat.revues.org](http://insaniyat.revues.org))

- Hafid Gafaiti, le symbolique de personnage dans le fleuve détourné de Rachid Mimouni [thèse en ligne] ([url /http://Limag.com/thèses/Achheb/pdf](http://Limag.com/thèses/Achheb/pdf)).

Nadjib Redouane « *l'écriture de l'œuvre de Rachid Mimouni* » [thèse en ligne]

livre .prologuenumerique.ca/telechargement/extrait.cfm) www.erudit.org/fr/revues/etudlitt/2001-v33-n3-etudlit année universitaire 1999.

- Sonia Ioualithène, « *La figure du père dans Une peine à vivre de Rachid Mimouni* », mémoire de Master II, spécialité Langue et Cultures Francophones, soutenu en 2016 à l'UMMTO.

c) articles

- Wadi Bouzar, *De l'amour du pouvoir au pouvoir de l'amour dans Une peine à vivre de Rachid Mimouni*.

III. Etudes sur la dictature

a) œuvres

- Alain Vuillemin, *Les écrivains contre les dictatures en Europe centrale, orientale et occidentale*, Paris, Raphael de Surtis, 2015

b) articles

- Alain Vuillemin, « dictateur » in Pierre Brunel (dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, Ed. du Rocher, 1988

IV. Ouvrages théoriques

- Louis Grocq, *16 Leçons de trauma*, Paris, Odile Jacob, 2012

- Jean Bellemin-Noël, *Psychanalyse et Littérature*, Paris, PUF, 2002
- Jean-Louis Pedinelli, *Introduction à la psychologie clinique*, Paris, Nathan, 1994

V. Autres œuvres

- « les songes d'une nuit » ; url :

<http://lessongesdunenuit.hautetfort.com/tag/descartes+schopenhauer>, consulté le 19/06/2017

- Michel Fize, *La famille*, Paris, Le cavalier bleu, 2005
- Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ? [1947]*, Paris, Gallimard, 1985
- Voltaire, *Candide ou de l'optimisme [1775]*, Paris, Hachette livre, 2005

VI. Dictionnaire

- Roland Daron, *Dictionnaire de psychologie*, Paris, Parrot, 2000
- Jacques Pastel, *Dictionnaire de la psychiatrie*, Paris, Larousse, 1998

TABLE DES MATIERES

Introduction

Chapitre I : l'amont de la tyrannie

- I. 1 L'impact du vécu familial
 - Au sein de la famille naturelle
 - Au sein de la famille adoptive

- I. 2 Les séquelles des champs du tabac
 - Sur le plan physique
 - Sur le plan psychique

- I. 3 L'influence de l'environnement social
 - Société déshumanisée
 - Société mécaniste

Chapitre 2 : Evolution du mal tyrannique

- II. 1 Le virus en gestation
 - Observation
 - Apprentissage

- II. 2 Les prémices de la tyrannie
 - La manie de la ruse
 - Ambition politique

- II. 3 Les ravages de la tyrannie
 - Déshumanisation
 - Violence exercée

Chapitre 3 : L'amour comme remède

- III. 1 Naissance d'une contre passion
 - Le cadre féérique
 - Être idyllique
 - Gestes magnétiques

- III. 2 L'effet de l'absence

- Inquiétude
- Stress
- Angoisse de l'attente

- III. 3 Le triomphe de l'amour

- Retour de l'humanisme
- Choix de cœur